

# Étude critique

## Iberica VII

---

### Daniel-Henri Pageaux

Restons en compagnie de Jean Canavaggio pour un autre questionnement comparatiste — l’imagologie au sens large — et pour une autre somme, *Les Espagnes de Mérimée*<sup>2</sup>, dont on saluera d’abord la somptueuse iconographie. L’ouvrage est constitué en diptyque : d’une part, « L’éventail des Espagnes » (p. 15-215), d’autre part, « Galerie espagnole » (p. 217-382), un titre en clin d’œil à la fameuse exposition des collections du roi Louis-Philippe qui marque une étape dans la connaissance de la culture espagnole par la France romantique. Les deux volets dialoguent et se répondent, parfois en échos, pour éviter de parler de répétitions, au reste inévitables, et qui sont à mettre au crédit de la cohérence même de l’ouvrage.

Détaillons « l’éventail » qui donne une première idée de ce que nous nommons cohérence, ici à la fois d’ordre thématique et chronologique : à chaque facette de l’Espagne correspond un titre dans l’œuvre de Mérimée : une Espagne « inventée » et c’est le premier Mérimée, « mystificateur », celui du *Théâtre de Clara Gazul* ; une Espagne « à découvrir » et c’est le Mérimée voyageur des *Lettres d’Espagne* ; une Espagne « recréée » par un Mérimée romancier (et l’on doit entendre la notion de « roman » au sens large de fiction) avec *Les âmes du purgatoire* et *Carmen* ; une Espagne « reconstituée » par un Mérimée historien (*Histoire de Don Pèdre 1er roi de Castille*) ; une Espagne « réinventée » par un Mérimée « recenseur », rubrique qui permet de réévaluer plusieurs comptes rendus quelque peu oubliés ; enfin une Espagne « observée » pour découvrir un surprenant Mérimée « épistolier ». C’est, au vrai, celui qui dans une large part sert de guide à la seconde partie, avec ses 29 « entrées », par ordre alphabétique, de « Andalousie » à « Voyages ». Canavaggio parle, au détour d’une note, de « Dictionnaire » (p. 79, n. 3). C’est un ensemble largement thématique, mais on doit distinguer — comme on le verra — ce qui est de l’ordre de la géographie, de la politique (très critique en général) et de l’histoire culturelle.

1. Jean Canavaggio, *Les Espagnes de Mérimée*, Madrid, Centro de estudios Europa Hispánica, 2016, 391 p.

## Daniel-Henri Pageaux

L'Espagne du jeune Mérimée ne se réduit pas à la mystification du personnage inventé Clara Gazul. « Le vernis espagnol, comme l'écrit joliment Canavaggio, n'est pas uniforme. » (p. 32). Aussi retient-il, non pas les quatre articles du *Globe* de 1824 (attribués faussement à Mérimée), mais la « Notice » rédigée en 1826, en guise de préface à la réimpression de la traduction du *Don Quichotte* de Filleau de Saint-Martin : c'est ce petit texte que Mérimée reprendra et remaniera pour préfacer, au soir de sa vie, une nouvelle traduction (faut-il ajouter ultime cohérence ?), celle de Lucien Biart, imprimée par le fameux Hetzel, mais qui sortira en 1878, huit ans après sa mort.

Le voyage en Espagne de 1830 sera, pour Mérimée, décisif à bien des égards. Rappelons que c'est pour lui l'occasion de connaître l'écrivain Estébanez Calderón, mais aussi le comte de Montijo (p. 48), époux de la grande amie et correspondante de Mérimée, et mère de la future impératrice des Français. Jean Canavaggio n'a pas hésité à aller parfois jusqu'au texte manuscrit, comme pour *Les Âmes du purgatoire*. Il justifie l'image d'une Espagne « recrée » en distinguant trois étapes dans la représentation, dans l'écriture de l'Espagne : types consacrés, puis travail du regard — celui voyageur — pour en arriver au troisième stade : « moins un décor qu'un mode d'existence » p. 92). Il signale comment *Carmen* n'a suscité aucune critique significative : le « mythe » arrivera avec Bizet (p. 103). Il montre, sans culte excessif pour les sources, comment son ouvrage historique sur le roi don Pèdre commence avec une note sur la rue du Candilejo, dans *Carmen* (p. 108). On parlera plus justement d'intratextualité. Dans un souci qui va bien au-delà de la biographie et de l'érudition, il souligne l'intérêt de textes mineurs, les comptes rendus des années 50, en particulier celui sur l'hispaniste américain Ticknor, auteur d'une *Histoire de la littérature espagnole*, « d'une digestion très difficile » (p. 134).

Le Mérimée épistolier est admirablement détaillé jusque dans sa complexité et ses contradictions : le regret d'une couleur locale perdue (avec les chemins de fer, l'Espagne est devenue « prosaïque », p. 154), le mirage d'une Andalousie de plus en plus rêvée, l'agacement devant les événements politiques qui l'amènent à comparer l'Espagne à l'Amérique du Sud (p. 171), les jugements à l'emporte-pièce (« le peuple canaille » p. 173). Mérimée montre peu d'intérêt pour la littérature espagnole de son temps et ne retient guère que les noms de Juan Valera et de Fernán Caballero. La « Galerie » corrigera cette impression d'ensemble avec les articles « Bibliothèques », « Confrères » et « Exilés ». Le temps passant, la perspective d'une république pour l'Espagne lui apparaît un « gâchis » (p. 191). Ses préférences vont vers un « homme fort », Narvaez (p. 196). C'est vers Cervantès que l'homme « patraque » (p. 191) se tourne pour écrire un dernier texte, celui vu plus haut, et qu'il appelle une « petite drôlerie » (p. 200).

La « Galerie espagnole » accorde une place de choix à ce qui ressortit à l'histoire culturelle, avec une dizaine d'articles, depuis, par exemple, « Antiquités romaines » jusqu'à « Théâtres » en passant par « Archives » ou « Bibliothèques », « Gastronomie » ou « Taureaux »... Si l'Espagne est très tôt pour Mérimée son pays d'élection, l'Andalousie qu'il ne parcourra qu'une fois est sa région de prédilection, à la différence de la Castille, et de Catalogne, de Barcelone (« les plus ennuyeuses gens du monde », p. 264, en dépit du bon

## Iberica VII

accueil que lui a réservé l'érudit Próspero de Bofarull). Très critique à l'égard des Bourbons, des « *crístinos* » (« Marie Christine est « une vieille coquine » p. 243), il serait parfois presque indulgent avec les « carlistes ». Mais il affirme ne plus rien comprendre à la politique espagnole. Plutôt désenchanté (même les jeunes femmes sont moins jolies que leurs mères, opinion de 1866, p. 316), Mérimée demeure un rare connaisseur de la langue et de la culture espagnoles.

L'ouvrage de Jean Canavaggio constitue, par l'ampleur de sa documentation, un précieux outil de travail. Mais il faut reconnaître qu'il est malheureusement difficile d'accès par le luxe de ses illustrations et son format quasiment d'album. On en vient à souhaiter une version qui ne conserverait que l'essentiel : l'étude, l'analyse faite avec beaucoup de finesse et de rigueur, des images purement textuelles d'une Espagne haute en couleurs.

Daniel-Henri PAGEAUX